

C. Notton : Annales du Siara. I, Chroniques de Suvanna Khamdng, Suvanna K'ôm Khm

Paul Mus

Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, Année 1930, Volume 30, Numéro 1
p. 466 - 471

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

c'est à travers l'adaptation viçnuite que la légende est parvenue jusqu'à Kabîr : le meurtre de Mārā y répond au meurtre de Çāṅkha. Le poète propose une fois la recherche du Nirvāṇa (p. 64) et parle souvent de l'omni-activité du Karma. Une étude suivie de ces données apporterait peut-être quelques indications sur les dernières lueurs du bouddhisme en résorption (1). On sait que le Nord-Ouest de l'Inde fut longtemps son réduit et qu'aujourd'hui encore l'anniversaire de la naissance du Maître y garde sa place au calendrier religieux (2).

M. H. termine par un chapitre sur le *Soufisme dans l'Inde* et par une étude sur *l'Humanisme mystique de Dārā Shikūh*, avec un utile tableau comparatif « des principaux termes islamiques (une centaine) et de leurs équivalents hindous » (p. 183-86).

Dans son ensemble, l'ouvrage témoigne d'une belle érudition, d'un jugement averti et d'un haut idéal de tolérance. Le sujet était immense : cette première esquisse, telle qu'elle est, ne laisse pas de faire honneur à M. Husain.

P. Mus.

Siam.

C. NOTTON. — *Annales du Siam. I, Chroniques de Suvaṇṇa Khamdēng, Suvaṇṇa K'ôm Khām, Siṅhanavati. II, Chronique de La : p'un, Histoire de la dynastie Cham't'evi.* — Paris, Charles-Lavauzelle, 1926-1930. Gr. in-8°, xxv + 216 p. ; 86 p.

On sait que l'utile *Histoire du pays yonaka* [Laos occidental siamois] de Phya Prāxakīt Kōrāchāk (3) a pour principale recommandation d'être établie « sur les chroniques et les légendes locales, au texte original desquelles elle ne dispense naturellement pas de recourir, mais dont elle groupe les données essentielles sous une forme commode et dans une langue plus accessible que le yuen » (4). C'est à

(1) Dans les quelques poèmes que M. H. nous a rendus accessibles, il semble que le Karma apparaisse comme une puissance universelle sous-tendant toute l'Apparence. La conception en serait bien celle du bouddhisme. Un passage me paraît particulièrement important : « c'est à cause du Karma qu'il y a orgueil des incarnations. C'est à cause du Karma que les noms ont été établis. C'est à cause du Karma qu'existent la circoncision et le cordon sacré. Ni l'Hindou ni le Turc (= le Musulman) ne savent le secret » (p. 61). Une étude critique de l'œuvre de Kabîr, qui reste entièrement à faire, pourrait peut-être montrer si oui ou non le poète a eu accès à quelque faible survivance ésotérique du bouddhisme et si cet élément s'est intégré dans son ontologie.

(2) KALHAṆA, *Rājatarāṅginī*, trad. M. A. STEIN, Westminster, 1900, I, p. 9 et n. 31.

(3) *Rūāng Phōngsāvādan Yōnōk*, Bangkok, 1907.

(4) G. CÆDÈS, *Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos occidental*, BEFEO., XXV (1925), p. 2 ; cf. *Note sur les ouvrages pâlis composés en pays thaï*, ibid., XV (1915), n° 3, p. 44.

la traduction directe, sur manuscrits, des chroniques en langue vulgaire du pays yonaka que se consacre M. Notton, consul de France à Xieng-Māi : l'accueil favorable fait par les siamisants à son devancier montre l'intérêt de sa tentative, qui fournira comme un appendice aux textes fondamentaux de la *Jinakālamālinī* et du *Cāmadevīvaṃsa* pālis, publiés et traduits ici même (1).

Il serait aisé de s'étendre sur les points faibles d'un travail conçu et poursuivi loin des grands centres d'études (2). Il me paraît plus équitable de chercher à faire valoir ses réels mérites. Quand l'histoire est de chronologie flottante et n'abonde pas en témoignages assurés, il faut évidemment exhumer tous les documents, quel qu'en soit le degré d'autorité. Mais si les présentes *Chroniques* fournissent ainsi quelques données historiques, bien confuses avouons-le, c'est comme un trésor de légendes et de thèmes mythiques qu'il les faut surtout prendre. Sous ce rapport les traductions de M. N. acquièrent déjà une indéniable utilité. Si l'on en voulait une preuve, M. Przulski l'apporte, comme on sait, en y trouvant, les éléments d'une importante démonstration (3).

A défaut d'histoire datée, la simple histoire des idées mérite quelque attention. La *Chronique de Suvāṇṇa Khamdēng* montre par exemple peu de traces de bouddhisme. Indra, Viçvakarman, les R̥ṣis, tous les acteurs surnaturels et le mouvement même du drame viennent comme de source brāhmanique (4). On pourrait bien tenir là les restes d'une première mise en forme indianisante, mais non bouddhique de la matière mythologique indigène (5). On rencontre aussi d'utiles renseignements sur la pratique superstitieuse et sur certains aspects des cultes bouddhiques. Quand on s'attache à

(1) G. CÆDÈS, *Documents* ..., p. 36-171.

(2) Où par exemple l'auteur eût appris à ne pas faire étalage du Dictionnaire Classique Sanscrit-Français, par Emile Burnouf ! — Sur des inconsistances de méthode, voir infra, p. 469, n. 4. Le tort le plus grave de M. N. est de n'avoir nulle part abordé l'examen critique des manuscrits. Bien placé pour cette étude, il fournirait des renseignements d'un grand prix en donnant, au moins dans l'étude d'ensemble qui suivra ses traductions, une liste aussi complète que possible des Mss. atteints par lui, avec datation, description et comparaison. Sur ce dernier point, je l'engage très vivement à se munir de l'excellent guide qu'est l'ouvrage de A. C. CLARK, *The descent of manuscripts*, Oxford, 1918. M. N. ne semble avoir utilisé ici que des copies très récentes.

(3) J. PRZYLUSKI, *Un ancien peuple du Penjab : les Salva*, JA., CCXIV, 1929, 1^{er} sem., p. 343-345.

(4) *Ibid.*, p. 343 : « La chronique siamoise de *Suvāṇṇa Khamdēng* s'ouvre sur un récit qui retrace d'abord les origines du monde et qui est une sorte de *purāṇa* encombré de noms indiens. »

(5) *Ibid.*, p. 344 : « Nous avons affaire à un vieux fonds de croyances austroasiatiques modifié par la civilisation indo-aryenne et adopté finalement par les chroniqueurs siamois pour rehausser leur histoire. » Par *siamois* il faut entendre *yuen*. — Quant à la vue que le bouddhisme joue ici un rôle effacé, une objection : le texte fait allusion à l'observance ou à l'inobservance « des cinq et des huit préceptes ». A bien regarder, cette donnée reste toutefois assez en dehors du récit. — Indra, dans les traditions indo-chinoises modernes, ne fait pas position contre le bouddhisme, n'étant ordinairement connu que par son rôle dans les écrits bouddhiques : il y est « une sorte de Providence qui pro-

suivre l'évolution populaire du bouddhisme, en se détournant un peu des mises en forme savantes, il est curieux d'observer les accommodements pris, suivant les pays, avec les parties de la doctrine qui répondent mal aux besoins spirituels du commun.

Bien que leur religion soit en principe une religion sans dieu, « il est bien évident que pour la majorité des Cambodgiens et des Laotiens encore imbus de croyances animistes, telle formule ou telle image sont considérées comme ayant par elles-mêmes une vertu magique et que la prière prononcée au moyen de cette formule ou devant cette image devient une demande d'intercession directe » (1). Il fallait combler l'abîme séparant le fidèle Indochinois d'un Maître entré dans le néant *sans résidus* depuis tant de siècles, en son lointain pays. Une première forme d'adaptation allait de soi, qui fait état de cet éloignement même : les calamités dont on voit le Siècle marqué sont le propre des temps où l'influence salvatrice d'un Buddha commençant à se perdre, celle de son successeur n'a pas encore commencé de se faire sentir. D'où la fortune en Indochine de textes comme l'*Anāgatavaṃsa*, dont l'inspiration se retrouve à plusieurs reprises dans les *Chroniques*.

Mais enfin les traductions authentiques, étroitement attachées à quelques localités de l'Inde, ne font aucune part aux tardives communautés indochinoises. On sait que le bouddhisme khmère a copié jadis les temples et les statues de la métropole, empruntant, par ce détour, un reflet de l'efficacité magique qu'on paraît leur avoir reconnue. Le procédé des *Chroniques* est plus sûr : elles montrent le Buddha venu en personne au Laos par la voie des airs, tout exprès pour prédire la fortune future de Xieng-Măi, ou de Xieng-Sén, et surtout de leurs grands monastères. A ses côtés, Indra et Açoka (1), attentifs à enfermer quelque cheveu du Maître dans un tube de bambou et dans une urne de cristal, pour le mettre en terre à l'adresse des générations à venir : la trouvaille habilement préparée de telles reliques semble avoir été monnaie courante. L'histoire de celles qui se découvrirent sous Ādityarāja ne laisse pas d'être instructive. Déposées jadis par Açoka dans un bois écarté, leur présence fut révélée dans des circonstances assez singulières (II, p. 43-47). Le roi, « le cœur plongé dans la vision du Buddha » adressa une prière à celui-ci, et l'urne sainte jaillit du sol, par « la puissance de l'invocation (*adhīṭṭhānacetā*) » que le Seigneur avait faite jadis à cet endroit. On voulut la déplacer : elle disparut sur le champ. Il fallut pour la récupérer une longue incantation, dont le thème est original : le roi récite un *saṃkṣepa* des plus fameux jātakas, Çibirājaj°, Ṣaddantaj°, etc., et conclut chaque énoncé par une formule comme : « Si ce récit est vérité, Reliques, apparaissez ! » (2) Le mécanisme du miracle reste assez confus dans l'esprit du narrateur.

tège le Dhamma, favorise les bons, punit les méchants ». L. FINOT, *Recherches sur la littérature laotienne*, BEFEO., XVII (1917), n° 5, p. 64. Viçvakarman [alias Viṣṇuk°] est ici plus nettement de traduction pré-bouddhique ; cependant on le garde au Laos oriental soit comme un dieu du ciel des 4 Mahārājas, soit plutôt comme le *famulus* de leur chef, Indra, *ibid.*, p. 155-156, cf. 155, n. 1.

(1) G. CÆDÈS, *Religions indiennes du Cambodge et du Laos*, dans G. MASPERO, *Un empire colonial français : l'Indochine*, tome I, Paris, 1929, p. 269.

(2) Sur la force attribuée à la « parole de vérité » (*satyavākya*), force « supérieure à tous les sortilèges », cf. J. PRZYLUCKI, *Le concile de Rājagṛha*, *Buddhica*, Mémoires, t. II, Paris, 1926, 28, p. 261 sq. — E. W. BURLINGAME, *The act of truth* (*Saccakiriya*), *A Hindu spell and its employment as a psychic motif in Hindu fiction*, *JRAS.*, 1917, p. 429 sq.

Il nous montre Ādityarāja, « rempli d'une joie extrême en voyant le pouvoir surnaturel du Buddha » (p. 51) et, en fait, on l'a noté plus haut, c'est bien à une intercession directe que le vulgaire put croire (1). D'un point de vue plus relevé, il est naturel qu'on s'adresse aux Écritures au lieu et place du Maître disparu, puisqu'il les a léguées expressément comme un substitut de sa personne (*yo dhammaṃ passati maṃ passati*); et aussi que l'on ait eu recours, pour cet ingénieux emploi, au texte du Jātaka; n'est-il pas en ces pays « comme le centre de la littérature bouddhique » (2)? Importance du Jātaka. conceptions animistes, entorses aux traditions authentiques, tout cela, qui n'est pas neuf, la *Chronique* le fait du moins spontanément ressortir dans un raccourci saisissant: par là sa lecture n'est pas sans profit.

Il est vrai que M. N. ne sait point le pāli, qu'il en trouve dans ses textes et qu'il ne peut souvent serrer le sens d'assez près, ou qu'il est conduit à des transcriptions insolites, telle cette forêt de majuscules: . . . *Iddhividdhiṇa Gantava Imasaṃ Gūhā Pavisitvā Bhuñjati* (3). Mais, malgré des impropriétés, il évite ordinairement les erreurs importantes d'interprétation, qu'il s'aide d'un lettré ou qu'il traduise tout simplement les versions en yuen insérées dans les Mss. à la suite du pāli. Il est vrai encore, et ceci est plus grave, qu'il montre une méfiance inexplicable à l'endroit de l'épigraphie, qu'il ignore l'apport de la sinologie, se privant volontairement des secours les plus indispensables. En ces pays de traditions croulantes, où le manuscrit ne vieillit guère, l'histoire ne commence qu'avec l'épigraphie, ou le témoignage chinois, et trop souvent s'y termine. Mais M. N. ne fait pas œuvre critique: il produit des matériaux. Le parti auquel il s'est ombrageusement tenu d'ignorer les dernières acquisitions de la science l'a d'ailleurs conduit à en préparer la confirmation. C'est ainsi qu'on ne saurait tirer grand'chose de sa *Chronique de La:p'un*, sauf recours à la donnée cruciale fournie par M. Cœdès: présence au Laos occidental d'un notable élément môn, apparenté aux populations pégouanes, mal réduit à la domination khmère et en dehors duquel on rendrait difficilement compte de l'histoire de Haripuñjaya (4).

(1) Les chroniques pālies étudiées par M. Cœdès donnent une interprétation plus orthodoxe. C'est par le seul effet de la puissance des dieux, Indra en tête, que la relique se manifeste, disparaît et revient enfin à l'appel du roi. *Documents*. . . , p. 85. La traduction de M. N. ne correspond pas au pāli de la p. 49. L'histoire du texte, pour ce passage, reste à faire et aurait de l'intérêt.

(2) L. FINOT, *Recherches*. . . , p. 43.

(3) I, p. 94: « *iddhividdhiṇa gantvā imasaṃ guhāya pavisitvā bhuñjati* ». Ailleurs des coupures de mots maladroites; partout des barbarismes et des solécismes: il est vrai que ceux-ci, s'ils sont bien dans les Mss., ne peuvent souvent se corriger sans fausser la démarche de pensée de l'auteur. Cf. *Documents*. . . , p. 15.

(4) G. CÆDÈS, *Documents*. . . , p. 15 sq.; cf. également *Recueil des Inscriptions du Siam*, Deuxième partie, Bangkok, 1929, Introduction, articles DVĀRAVATĪ et LĀVO. M. N. qui publie une *Histoire de la dynastie Cham l'evi* donne l'impression d'ignorer qu'une recension courte mais datée (A. D. 1646) de cet ouvrage est traduite *Mission PAVIE, Etudes diverses*, t. II (Paris, 1898), p. 145-166, *Histoire de Nang Kiam Maha Tévi*; il a tenu avec une fidélité admirable la gageure de ne pas imprimer le nom de M. Cœdès, bien que citant à chaque page la *Jinakālamālinī* et le *Cāmadevivamaṇa*. Pour lui, l'inscription de Ram K'āmhèng n'est « qu'une sorte de dithyrambe visant des faits purement locaux qui ne semblent pas avoir eu de répercussions sur le reste du

Dans la préface du premier volume, M. N. annonce : « des textes historiques » qui permettront peut-être de reconstituer l'histoire du pays « en bonne et due forme, formant un ensemble autant que possible des plus homogènes ». Que contiennent en réalité ces écrits hétéroclites ? On discerne une sorte de cadre, emprunté des traditions pâliées : succession des Buddhas (1), Açoka, les Conciles, propagation de la Loi, prédictions... ; des légendes relatives à des fondations pieuses, à des statues, à des reliques ; d'autres qui tiennent davantage au terroir ; notamment sur la fondation de villes (2) ; des thèmes de folklore, attestés par toute l'Indochine (3) ; des mythes historiques, comme l'histoire de Cāmadevī, qui a sans doute valeur de symbole (4) ; des données semi-historiques, chancelantes, mais dont certaines semblent partiellement authentiques (5), de nombreuses listes dynastiques ; enfin partout des prestidigitations étymologiques, malmenant de préférence des toponymes (6). Un vrai

pays . . . Les inscriptions au texte non mutilé ou assez bien conservé donnent lieu souvent pour leur interprétation à de pénibles controverses des plus difficiles à trancher . . . L'épigraphie est donc loin jusqu'ici de s'être révélée féconde pour l'histoire de ce pays ». Seules les *Chroniques* lui paraissent contenir les éléments d'une histoire du Siam (I, p. x). S'il lui faut les secours d'une telle certitude pour se soutenir dans ses travaux méritoires, au milieu de textes aussi ingrats, laissons-lui cet optimisme !

(1) Il eût été utile de préciser la portée et la place de cet emprunt. On risque, au détour d'une ligne, de tomber sans avertissement sur des phrases comme celle-ci : « âgé de trente millions d'années, c'était un beau jeune homme remarquablement intelligent et habile aux affaires publiques » (I, p. 91). Il ne faut pas fermer le livre : ces développements fabuleux ne tiennent strictement qu'au thème emprunté, et restent étrangers à la matière propre de la *Chronique* sur laquelle ils ne doivent donc pas jeter la suspicion — mais on aurait dû indiquer clairement le départ de ces éléments hétérogènes.

(2) Cf. L. FINOT, *Sur quelques traditions indochinoises* dans *Mélanges Sylvain Lévi*, Paris, 1911, p. 210, n. 3.

(3) La ville engloutie (I, p. 198-99 ; cf. *ibid.*, p. 16) : cette légende se retrouve presque textuellement autour des lacs Ba Bê (Bác-khã) ; les concours pacifiques (construction d'un temple, aménagement d'un étang) tenant lieu d'une bataille pour départager deux armées (II, p. 36-37) reparaissent par exemple chez les Chams, E. AYMONIER, *Légendes historiques des Chams*, Excursions et Reconnaissances, t. XIV, n^o 32, Saigon, 1890, p. 162.

(4) W. A. R. WOOD, *History of Siam*, Londres, 1926, p. 95, cf. *Documents...*, p. 16 et n. 1. Pour le caractère mythique de la légende de Cāmadevī, voir la légende du jupon blanc, NOTTON, II, p. 60 ; cf. p. 29-30.

(5) La guerre à trois parties (II, p. 34) et l'épidémie de Haripuñjaya (p. 35) ; cf. *Documents...*, p. 23 sq.

(6) e. g. II, p. 21 : « ... à l'endroit où les étoffes mouillées furent mises au soleil (tāk) elle [i. e. Cāmadevī] fonda une ville qu'elle nomma Müang Tāk. S'étant aperçue à un campement que son cortège était plongé dans un état d'hébétude (ngáo), elle appela ce lieu Sängáo, etc... » Le texte de la *Mission Pavie* dit simplement : « Tout le long du chemin en remontant le Nam-Pinh elle donna des noms aux lieux où elle s'arrêtait » (*loc. cit.*, p. 147). Il est manifeste qu'on a tout au contraire bâti le détail du voyage de Cāmadevī sur une liste de toponymes plus ou moins distordus pour les besoins de la cause : il ne subsiste dès lors de ce prétendu voyage qu'un symbole de l'avance des Mòns.

fatras, et de compilation tardive, voilà comment se présentent ces *Chroniques*, dans les rédactions qui nous en sont aujourd'hui accessibles. Il n'eût pas été inutile d'en informer le lecteur, pour qu'il s'étonnât moins d'y lire qu'« un siècle environ après le *nibbāna* régnait à Xieng Sên un souverain nommé *Ajjuttarāja* » (I, p. 139) ou que les Pégouans tiraient du canon au V^e siècle A. D. (ibid., p. 196).

Sous cette confusion transparait d'ailleurs le même principe de composition que dans les chroniques pâlies correspondantes : sa considération conduirait M. N. à une plus juste appréciation de ses textes. Dans la *Jinakālamālinī* « le narrateur ralentit son allure à mesure que son horizon se rétrécit. Après avoir commencé dans un passé vertigineux et avoir suivi la carrière du Bodhisatta pendant je ne sais combien d'asaṅkheyyas de kappas..., l'ouvrage finit par ne plus être que la chronique locale de Lāmphun et de Xieng-Māi, et plus spécialement de la secte des Sīhaḷabhikkhus à laquelle appartenait l'auteur. C'est d'ailleurs un trait commun à la plupart de ces chroniques pâlies, y compris le *Mahāvamsa* qui a été le grand modèle des historiens de couvent en Indochine, que de faire converger tous les fils de leur narration vers la secte ou le couvent dont il importe de prouver l'orthodoxie » (1). De même ici e. g. devant la simple notice d'une colonne sacrée s'est introduit un long développement partant des origines, à grand renfort de mythologie, et contenant peut-être quelques traditions fondées (2).

C'est là le fil conducteur dont M. N. devrait bien s'armer pour continuer l'exploration de ces textes dont, répétons-le, on ne doit pas méconnaître l'intérêt.

P. Mus.

SIAM. NATURE AND INDUSTRY. *Issued by the Ministry of Commerce and Communications.* Bangkok, 1930, in-8°, 315 pp., 65 planches hors-texte dont 5 cartes (The Bangkok Times Press).

SIAM. GENERAL AND MEDICAL FEATURES. *Far Eastern Association of Tropical Medicine. Issued by the Executive Committee of the Eighth Congress.* In-8°, 332 pp., 55 planches hors-texte dont 3 cartes et 3 planches en couleurs (The Bangkok Times Press).

Depuis la *Description du royaume Thai ou Siam* publiée par Mgr Pallegoix en 1854, le seul ouvrage d'ensemble qui ait paru sur le Siam est celui de M. W. A. Graham, dont la seconde édition (1924) ne diffère pas sensiblement de la première, imprimée en 1912. Les divers chapitres en sont de valeur fort inégale et la rapidité de l'évolution et du développement du pays, font que l'ouvrage est déjà, sur bien des points, périmé. Le gouvernement siamois a donc fait œuvre éminemment utile en publiant à l'occasion du VIII^e Congrès de Médecine tropicale qui s'est tenu à Bangkok en 1930, une série de monographies dues chacune à la plume d'un spécialiste et

(1) *Documents...*, p. 11.

(2) *Chronique de Suvaṇṇa Khamdēng* (I, p. 1-33).